THÉATRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

BIBLIOTHÈQUE
DU
SÉNAT.
1243



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



Le
Régime Decemviral,
Drame en 3 actes.
Par J. R***
an 5.

LE RÉGIME DÉCEMVIRAL,

FAIT HISTORIQUE,

DRAME

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

Par JOSEPH R***.

BIBLIOTHÈQUE DU SÉNAT.

A PARIS,

Chez tous les Marchands de Nouveautés,

1797. AN V.

AVERTISSEMENT

OU

NOTE DES ÉDITEURS.

Cette pièce en trois actes, que l'Auteur annonce comme son début dans la carrière dramatique, et qui, contre son intention, seconda l'esprit de parti en servant de pomme de discorde, n'eut que quelques représentations parfaitement calmes et paisibles. Les autres furent à la fois troublées par les sifflets du royalisme et par ceux de l'anarchie. Les Autorités du département d'Indre et Loire, pour mettre fin à de si coupables excès, se virent obligées d'en priver leurs concitoyens, tout en rendant justice aux bons principes qui respirent dans cet écrit; mais afin de

ne point laisser tomber dans l'oubli une production aussi intéressante et aussi peu connue du public, nous avons cru devoir la livrer à l'impression, en invitant le lecteur à se transporter aux époques ainsi qu'aux circonstances, et sur-tout à ne point dénaturer les intentions de l'Auteur qui, toujours vrai patriote et sincère ami du gouvernement, n'a jamais émis dans aucun des jolis ouvrages dont il a enrichi notre littérature, une seule idée, une seule phrase qui puisse faire concevoir de lui une opinion différente. Son dévouement pour son pays fut toujours autant prononcé que sa haine pour les partisans de la monarchie. Nous devions cet hommage à la vérité, et c'est avec plaisir que nous nous empressons d'y satisfaire.

PREMIER ACTE.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une Auberge.

DEUXIÈME ACTE.

Le Théâtre représente la cour d'une Maison d'Arrêt.

TROISIÈME ACTE.

Le Théâtre représente un Cachot de la Conciergerie.

PERSONNAGES.

M. de la GALTIERRE.

ADÉLAIDE, *Épouse de M. de la Galtierre.*

SÉNAR, *Agent National.*

RAINVILLE, *Ami de M. de la Galtierre.*

ANTOINE, *Domestique de M. de la Galtierre.*

RICHARD, *Concierge de la Conciergerie.*

UN OFFICIER MUNICIPAL *et sa Suite.*

UN GREFFIER *de l'Agent National.*

UNE MARCHANDE *de Fruits.*

DEUX GUICHETIERS.

UNE SERVANTE *d'Auberge.*

PLUSIEURS DÉTENUS.

DES GARDES.

LE RÉGIME DÉCEMVIRAL.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre représente l'intérieur d'une chambre d'auberge garnie des meubles ordinaires. On y remarque entre autres un secrétaire.

LA GALTIERRE, ANTOINE.

ANTOINE.

DEPUIS huit jours entiers, monsieur, que nous habitons cette auberge, vos affaires sont toujours au même point. Elles ne sont

pas plus avancées, et cependant si votre séjour dans cette ville est encore bien long, vous mettrez madame dans une inquiétude mortelle; vous la connaissez, elle est tendre, sensible, facile à s'alarmer; votre absence va lui paraître d'une longueur insupportable, sa tête ne manquera pas de travailler, son imagination lui fournira mille chimères différentes; d'ailleurs, les circonstances où nous sommes sont si critiques..... Il faut si peu de chose pour offusquer ces messieurs qui ne voyent que complots, trahisons, conspirations... Ma foi, monsieur, si vous voulez m'en croire, je m'imagine que nous ne sommes pas très en sureté ici. Si nous en décampions.... et je dis lestement.... au plus vîte.

LA GALTIERRE.

Allons, allons, tu es un poltron, l'honnête homme ne doit avoir rien à craindre.

ANTOINE.

Vous avez raison, monsieur, l'honnête homme ne doit rien avoir à craindre, mais aujourd'hui il n'y a que le méchant qui soit en sureté; il faut être de sa société pour pouvoir se flatter d'être à l'abri de la persécution.

LA GALTIERRE.

Sois tranquille, je n'ai aucun rapport avec ces sortes de gens, et je n'ai nullement envie d'avoir de démêlés avec eux.

ANTOINE.

Je conviens que l'obscurité est quelquefois un grand avantage,

mais quand les loups ont faim ils sortent du bois, et tant-pis pour celui qui se trouve sous leurs pas ; c'est lui qui a tort ; c'est lui qui paye ordinairement pour les autres.

LA GALTIERRE.

Je suis ici parfaitement inconnu ; je ne fais de mal à personne ; je ne m'occupe que de mes affaires particulières ; que veux-tu que l'on me dise ?

ANTOINE.

C'est précisément votre qualité d'étranger qui peut leur donner de l'ombrage. Messieurs les révolutionnaires sont si faciles à se laisser prévenir ! S'ils apprennent que vous n'êtes point de leur bord, vous serez déclaré *suspect*. S'ils découvrent que vous avez du bien, ce sera encore pis ; tenez croyez-moi, monsieur,

hâtons-nous de quitter des lieux qui pourraient fort bien nous devenir funestes, faisons nos paquets, et délogeons grand train.

LA GALTIERRE.

Rassure-toi, mon cher Antoine, ma conscience est pure, je suis à l'abri de tout reproche, je n'ai rien à craindre; c'est au coupable à trembler.

ANTOINE.

Avec votre belle sécurité, vous vous exposez aux plus grands dangers. L'armée révolutionnaire vient d'arriver dans cette ville; son chef féroce est déjà lié avec tous les bonnets rouges de la société populaire, et leur opinion ayant proscrit depuis long-temps les étrangers, les nobles, les riches, et tant d'autres, vous aurez de la peine

à échapper à leurs perquisitions. S'ils viennent à savoir que vous n'avez encore dénoncé personne, ce sera pour eux un chef d'accusation dont vous ne pourrez jamais vous laver. Tenez, mon cher maître, je vous en prie, pardonnez à mes instances, mais j'ai un affreux pressentiment. Laissez-moi vous conduire. En grace, souffrez que je presse votre départ.

LA GALTIERRE.

Je te sais bon gré, mon cher Antoine, de ton zèle et de ton attachement; j'y suis infiniment sensible, mais je t'engage à bannir une frayeur puérile; c'est la peur qui te fait voir tout en noir. Il serait affligeant pour l'humanité que l'on ne puisse plus supposer de bonne foi parmi les hommes et sur-tout chez ceux qui sont chargés de faire notre

bonheur en faisant exécuter les loix. L'erreur a pu mettre en place des gens indignes de notre confiance, mais tôt ou tard l'opinion publique saura les découvrir et les mettre hors d'état de nous nuire, en les chargeant de l'exécration générale. Celui qui aime sincèrement sa patrie, doit supporter sans murmures les vices d'un gouvernement naissant et qui nous promet le bonheur. L'avenir seul en pourra réprimer les abus, et cet espoir est trop flatteur pour qu'il nous soit permis d'en douter.

ANTOINE.

Allons, je me rends, et puisque vous le voulez, restons donc ici; cependant j'ai toujours ce diable de pressentiment sur le cœur, mais que pensera madame d'une si longue absence?

LA GALTIERRE.

Ma femme doit venir me rejoindre sous peu ; j'ai reçu d'elle ce matin une lettre qui me prévient de son arrivée ; je crois que nous ne tarderons pas à la voir.

ANTOINE.

Je souhaite que son voyage ne la rende pas témoin de quelque événement facheux ; mais, monsieur, pardonnez les craintes d'un serviteur qui vous est sincèrement attaché. J'ai été élevé dans la maison de monsieur votre père, vous savez qu'il n'a cessé de me combler de bienfaits, et je n'ai jamais trouvé l'occasion de lui témoigner ma reconnaissance. Il me recommanda en mourant de rester toujours à votre service ; il me fit promettre

de ne jamais vous quitter ; depuis la mort de ce bon maître, je n'ai cessé de vous regarder comme mon propre fils ; excusez ma hardiesse, mais j'ai toujours eu pour vous la tendresse d'un père, et j'ai acquis le droit de vous donner des conseils.

LA GALTIERRE.

Va, mon ami, je suis on ne peut plus sensible à ton attachement, et si ton zèle aujourd'hui te porte un peu trop loin, mon cœur ne peut t'en savoir mauvais gré.

SCÈNE II.

RAINVILLE, ANTOINE, LA GALTIERRE.

RAINVILLE.

JE suis flatté, mon ami, de vous trouver ; je craignais fort ne pouvoir vous rencontrer.

LA GALTIERRE.

Que signifie cet empressement ?

RAINVILLE.

C'est votre intérêt qui m'amène. Si vous aimez votre liberté, suivez-moi ; vous n'avez pas un instant à perdre ; bientôt peut-être il ne serait plus temps d'éviter le malheur dont vous êtes menacé.

LA GALTIERRE.

Que voulez-vous dire ? Expliquez-vous....

RAINVILLE.

Si votre sécurité fait l'éloge de votre cœur, votre insouciance est bien condamnable. Je conviens qu'il y a de la faiblesse à redouter le danger, mais on n'est pas moins coupable de le braver inutilement.

Quand on peut parer le mal, on est condamnable d'en négliger les moyens.

ANTOINE, *effrayé.*

Monsieur, nous voilà tout prêts... nous vous suivons... par où passer?... conduisez-nous....

LA GALTIERRE.

Je ne vous comprends pas.

RAINVILLE.

Ignorez-vous tous les crimes qui se commettent journellement par une poignée de scélérats, qui, sous le prétexte ordinaire de la liberté, s'arrogent le droit d'égorger leurs semblables? Ignorez-vous tous les crimes qu'ils ont commis à la faveur de l'impunité? Ignorez-vous ceux qu'ils commettent sans cesse en pro-

fanant les noms sacrés de loix et de vertus? Ignorez-vous, en un mot, le deuil général dont ils ont couvert la surface de notre malheureux pays? Et après tant de forfaits vous osez rester indifférent sur le sort de vos concitoyens, sur le sort que l'on vous prépare à vous-même! O mon ami, combien cette apathie est condamnable! C'est par une faiblesse pareille que l'honnête homme enhardit le crime, et c'est par son coupable silence qu'il enfanta la terreur. Dans le moment présent l'Agent National à la tête d'une troupe de scélérats, complices de ses nombreuses vexations, parcourt les rues en arrêtant tous les individus qui portent une figure respectable. Il fait plus, il ose, accompagné de ses dignes satellites, troubler l'asyle des citoyens paisi-

bles. Cet homme exécrable, sous le prétexte de faire des visites domiciliaires, fait de son autorité privée arrêter indistinctement, ses parens, ses amis, les ministres du culte, les nobles, les riches, les étrangers; tous ceux en un mot que sa cupidité ou sa vengeance ont désignés, sont impitoyablement sacrifiés à sa fureur.

LA GALTIERE.

Se peut-il qu'il existe sur la terre des monstres aussi criminels!

RAINVILLE.

Eh! mon ami, toutes ces horreurs sont les moindres de ses forfaits! cet antropophage, couvert de sang et de rapines, ose encore mettre à contribution ceux qui échappent à sa rage. Il s'abreuve des larmes des femmes infortunées dont sa barbarie

a envoyé les maris à l'échafaud. Ce monstre odieux ose même quelquefois employer la séduction auprès des victimes de sa tyrannie, et ce fléau de l'humanité lève avec impudence une tête altière au milieu de plusieurs milliers d'individus dont la volonté seule suffirait pour l'anéantir ; mais, par une faiblesse inconcevable, tous baissent servilement la tête sous le joug de cet homme impérieux, sans qu'aucun ose déployer assez d'énergie pour opposer un frein à ses fureurs.

LA GALTIERRE.

J'étais au bord du précipice, et je m'y endormais avec sécurité !

ANTOINE.

Je vous le disais bien, monsieur, qu'il n'y a rien de bon à gagner ici ;

tenez, croyez-moi, prenons la poste et déménageons grand train.

RAINVILLE.

Dans le moment où nous parlons, ce redoutable fonctionnaire public est occuppé à faire des visites domiciliaires. Cette maison n'échappera certainement pas à ses recherches. Elle est connue pour être la retraite des étrangers, vous n'y seriez pas en sureté. Venez chez moi, vous y trouverez un asyle contre l'oppression; c'est dans le sein de l'amitié que l'on peut trouver des armes contre la tyrannie; venez dans le centre de ma famille, vous y trouverez un abri contre les coups de vos ennemis. Jettez-vous dans mes bras, livrez-vous sans réserve à ma tendresse, et soyez certain que je saurai vous dérober à tous les regards.

LA GALTIERRE.

Généreux ami, recevez les expressions de ma reconnaissance. Je sens tout le prix de vos offres obligeantes; mais je ne puis les accepter. Vos soins deviendraient peut-être inutiles. Si l'on venait à découvrir ma retraite, je vous entraînerais dans ma perte, et j'aurais à me reprocher toute la vie ce nouveau malheur. Non, mon ami, non, je ne puis me rendre à vos desirs. L'acharnement de ces scélérats me suivrait jusque dans l'intérieur de votre ménage : je n'échapperais point à leur vengeance, et je vous envelopperais dans ma disgrace.

RAINVILLE.

Pouvez-vous balancer quand il s'agit de votre sureté et d'assurer à jamais votre tranquillité? Oubliez-vous

que les jours d'Adélaïde, de votre tendre épouse, sont attachés aux vôtres? Si votre propre bonheur ne peut vous toucher, au moins laissez-vous persuader en faveur de cette femme intéressante, et de l'innocente créature à qui elle vient de donner le jour. Quel reproche n'auriez-vous pas à vous faire, si, par une obstination déplacée, vous alliez faire vous-même le malheur des objets les plus chers à votre cœur? Dès ce moment donc, je m'oppose à toute espèce d'objection, et j'exige que vous suiviez aveuglément la marche que je vais vous prescrire.

ANTOINE.

Mon cher maître, monsieur a raison; laissez-vous fléchir, et sur-tout éloignons-nous au plutôt. J'ai tou-

jours sur le cœur mon diable de pressentiment.

LA GALTIERRE.

Allons, mon ami, je cède puisque vous le voulez absolument, je m'abandonne entièrement à vous.

RAINVILLE.

Partons, nous n'avons pas de temps à perdre ; un seul instant de retard pourrait nous devenir funeste. Suivez-moi.

SCÈNE III.

LA GALTIERRE, RAINVILLE, ANTOINE, une SERVANTE d'Auberge.

LA SERVANTE.

MESSIEURS, sauvez-vous vîte, ou vous êtes perdus.

LA GALTIERRE.

Comment ?

ANTOINE.

Ne voila-t-il pas mon malheureux pressentiment !

LA SERVANTE.

Dans un moment peut-être il ne sera plus temps. L'Agent National vient de se présenter à la porte avec tous ses alguasils ; il se prépare à faire une visite dans cette maison. Il sait, dit-il, qu'il y demeure des étrangers, et il veut les interroger lui-même ; il prétend qu'il existe ici des gens suspects, des ennemis, des conspirateurs ; que sais-je ! il en a défilé sur votre compte que ça ne finissait plus. Ah ! messieurs, je vous plains si vous tombez entre ses mains ; seriez-vous blancs comme neige, il sau-

ra vous noircir de la bonne manière. Vous n'avez pas à balancer. Il faut disparaître promptement, ou aller coucher dedans.

LA GALTIERRE.

Rassure-toi, mon enfant, il faut des motifs pour arrêter des citoyens paisibles.

LA SERVANTE.

Ah bien oui des motifs ! est-ce qu'il en faut à ces gens-là pour vous trouver coupables? Ils disent comme ça que ce qui est bon à prendre est bon à rendre ; ils commenceront d'abord par là où l'on doit finir ; et je dis, qui est-ce qui vous en tirera?

ANTOINE, *se saisissant d'une chaise.*

Qu'ils viennent les coquins, je me charge de les recevoir.

RAINVILLE.

Je vous le disais bien, mon ami, que le moindre délai pouvait devenir dangereux. Ces sortes de gens sont insoucians quand il faut faire du bien; mais ils sont toujours pressés quand il s'agit de faire du mal. Il est rare qu'ils en laissent échapper l'occasion.

ANTOINE, *avec sa chaise.*

Eh bien ! qu'il viennent, je les tue, je fais sur eux un feu de file.

LA SERVANTE.

Oui, avec sa chaise.

LA GALTIERRE.

Mon cher Antoine, calme ton ardeur et réprime tes transports; l'honnête homme ne doit opposer que la douceur et la modération aux excès de ces misérables. Ce n'est qu'avec ces sortes d'armes que nous devons

les combattre. Il faut laisser la violence au crime.

ANTOINE.

Avec vos beaux raisonnemens, voilà comme on finit toujours par être leur victime. Si dès les premiers tours qu'ils se sont permis, on les avait reçus à ma manière, nous serions aujourd'hui plus tranquilles.

LA GALTIERRE.

Antoine, tu es dans l'erreur ; le calme de l'innocence est pour le scélérat le tableau qu'il supporte le plus difficilement. La tranquilité dont jouit l'honnête homme est pour le pervers un suplice toujours renaissant. La paix de son ame est un nouveau sujet de remords, et le méchant pour l'ordinaire, supporte avec peine l'aspect d'un visage serein.

SCÈNE IV.

L'AGENT NATIONAL, un GREFFIER, les PRÉCÉDENS, des GARDES.

Pendant toute cette scène, Antoine doit exprimer par ses gestes sa colère et son indignation; la Galtierre au contraire doit répondre aux accusations qui lui sont faites avec dignité, sang-froid et modération.

L'AGENT-NATIONAL, *avec emphase.*

C'est au nom de la loi dont je suis aujourd'hui l'organe, que je viens ici pour vous arrêter. Vous êtes soupçonné de correspondance avec l'ennemi, et l'on vous accuse d'intentions perfides et contre-révolutionnaires.

LA GALTIERRE.

Quelqu'un dépose-t-il contre moi?

L'AGENT-NATIONAL.

Non, mais vous êtes étranger et cela suffit.

RAINVILLE.

Quoi! vous appellez étranger un citoyen paisible qui n'est point né dans vos murs et que les hasards ont établi dans une autre commune! Vous lui supposez des intentions perfides, parce qu'il n'a point émi son vœu à votre tribune, et que son opinion vous est inconnue! Où donc est l'existence de cette égalité que vous nous vantez aujourd'hui? Où sont donc les principes de cette fraternité dont vous osez profaner jusqu'au nom? N'est-ce pas vous qui, le premier, l'avez enfreinte en méconnaissant tous ses droits? N'est-ce pas vous plutôt qui avez établi une ligne de démarcation parmi des hommes qui souvent

chérissaient sincèrement leur patrie et que vous avez rebutés par des actes arbitraires ? N'est-ce pas vous seul, en un mot, que nous devons accuser des calamités sans nombre qui accablent depuis long-tems notre malheureuse contrée ?

L'AGENT-NATIONAL.

Voilà bien le langage ordinaire des modérés et des suppots de la tyrannie!

RAINVILLE.

De la tyrannie ! qui de nous plutôt en est l'instrument ? Lequel est le plus coupable de celui qui, haïssant également les excès opposés, conserve toujours un juste milieu ; ou de celui qui, à la faveur de l'exagération, profite des emplois dont il est revêtu pour abuser, sans pudeur, de son autorité ? De celui qui, profitant des

momens de crises où se trouve réduite sa malheureuse patrie, forme chaque jour de nouvelles listes de proscription pour assouvir sa vengeance et satisfaire sa cupidité?

Toi-même misérable, dont la bouche impure profane chaque jour les noms sacrés de vertu et d'humanité, combien de victimes ta soif du sang n'a t-elle pas envoyées à l'échafaud ? Dans cette seule commune, combien de familles ta barbarie n'a t-elle pas désolées, en les privant de leur chef ou de leur appui ? Combien de citoyens paisibles ta férocité n'a-t-elle pas envoyés à la mort ? En un mot, combien d'innocens ton implacable fureur n'a-t-elle pas condamnés à perdre la vie ? Parles, réponds.

L'AGENT-NATIONAL.

Il est de mon devoir de réprimer

des propos aussi injurieux : celui qui manque de respect aux magistrats du peuple ne peut qu'en être l'ennemi. (*aux Gardes*) Vous me répondez de cet homme.

LA SERVANTE, *à part.*

Oh ! le méchant homme !

LA GALTIERRE.

C'est sur moi seul que doit retomber votre ressentiment, s'il vous faut une victime c'est moi que vous devez choisir ; en qualité d'étranger, je dois être à vos yeux le seul coupable.

L'AGENT-NATIONAL.

Le bien général exige des mesures sévères. Ce n'est que par des voies rigoureuses, que l'on peut ramener à la patrie des cœurs endurcis.

LA GALTIERRE.

Dites plutôt que c'est avec cet

odieux principe que vous parvenez à aigrir les esprits. L'honnête homme aime naturellement son pays, et pour faire le bien il n'a pas besoin d'y être contraint. Celui, au contraire, qui est égaré ne peut être ramené que par la douceur ; la violence rebute, mais elle ne séduit pas.

L'AGENT-NATIONAL.

S'il fallait composer avec tous ceux dont la conduite est suspecte, nous ne trouverions jamais de coupables. Mes fonctions m'imposent des obligations rigoureuses ; je dois les remplir, le bien de mon pays l'exige.

RAINVILLE, *s'échappant des mains de ses gardes et s'avançant jusqu'à l'Agent-National, avec un geste de fureur et d'indignation.*

Tes devoirs, scélérat !... Les con-

nais-tu ?... Ta Patrie !... En est-il une pour toi ?... Et voilà le langage d'un homme qui se dit être l'instrument de la félicité publique ! (*s'avançant sur la Scène.*) Dieu de bonté qui tolére tant d'horreurs, ne peux-tu donc te venger des humains qu'en livrant leur malheureux séjour au fer des assassins ? (*à l'Agent-National.*) Va, misérable, un jour viendra que la justice divine et la vengeance nationale se réuniront pour t'infliger à toi, ainsi qu'à tes pareils, le juste châtiment dû à tant de forfaits.

L'AGENT, *à La Galtierre.*

Les mesures de sureté exigent l'exhibition de vos papiers. En conséquence, je vous ordonne, au nom de la loi, de remettre votre portefeuille entre mes mains

LA GALTIERRE, *le remettant.*

Celui qui n'a rien à se reprocher, ne doit pas balancer.

ANTOINE.

Oui, mais monsieur le magistrat ne sait pas qu'il est un peu difficile d'être innocent à ses yeux ; il a trop de plaisir à trouver des coupables, pour être disposé à l'indulgence.

LA SERVANTE.

Que je plains ce pauvre monsieur ! ils le tiennent, mais ils ne le lâcheront pas facilement. Je ne puis en être témoin, ça me crève le cœur, je m'en vas. (*Elle sort.*)

SCÈNE V.

RAINVILLE, LA GALTIERRE, ANTOINE, L'AGENT-NATIONAL, LES GARDES.

L'AGENT-NATIONAL, *après avoir parcouru les divers papiers renfermés dans le porte-feuille de la Galtierre.*

A juger de votre correspondance, vous n'êtes point un chaud patriote, à ce qu'il me paraît.

LA GALTIERRE.

Si vous appelez patriote l'ami de la paix, des loix et du gouvernement, je le suis ; mais si vous désirez, aucontraire, en moi le partisan de l'anarchie, désabusez-vous, j'en suis le plus mortel ennemi. Je sais le

sort que vous me préparez, mais la crainte et l'effroi ne pourront jamais m'intimider ni me forcer de désavouer mes sentimens.

L'AGENT-NATIONAL.

Voilà bien l'effet du fanatisme !

LA GALTIERRE.

Autant je fus ardent pour contribuer à la chûte de l'idôle que les Français encensaient naguères, autant je suis zélé à détruire l'odieux système qui désole aujourd'hui la France.

L'AGENT-NATIONAL, *toujours occupé à parcourir les papiers.*

Ce sont par ces maximes incendiaires que les factieux cherchent à se former un parti puissant.

LA GALTIERRE.

Vous parlez de parti ! n'aurais-je

pas dans le mien tous ceux que vous avez inhumainement proscrits? N'aurais-je pas de mon côté les malheureux orphelins dont vous avez égorgé les pères et qui dans ce moment réclament vengeance ? N'aurais-je pas aussi les veuves des infortunés que votre tribunal de sang a envoyés à la mort? N'aurais-je pas enfin pour appui les parens et les amis des victimes de votre oppression? S'il vous en faut encore une, prononcez ; je suis prêt à subir le sort qui m'est réservé. Cette tache que vous regardez comme infamante sera un jour le titre le plus glorieux.

L'AGENT-NATIONAL.

Ces propos séditieux suffiraient pour hâter votre condamnation, mais j'ai en main les témoins irrécusables de votre trahison. Pouvez-vous d'a-

près cet écrit nier votre correspondance avec l'étranger?

LA GALTIERRE.

La certitude de la mort ne me fera jamais désavouer mes intentions. Je méprise trop souverainement l'homme lâche qui abandonne sa patrie pour correspondre avec lui. Cette lettre qu'il vous plaît de colorer d'une manière désavantageuse, est celle d'un parent de ma femme qui possède des biens en Amérique, et qui me rend compte des excès auxquels les noirs se sont portés.

L'AGENT NATIONAL.

Il blâme ouvertement les avantages de la liberté.

LA GALTIERRE.

Loin de la blâmer, il en respecte jusqu'aux abus. Son cœur et celui

d'un français, il aime la paix et le bonheur de ses concitoyens ; mais il déteste l'ingratitude et la licence.

L'AGENT NATIONAL, *en cherchant dans le secrétaire apperçoit une bague d'agathe et la convoite des yeux.*

Pouvez-vous blasphêmer ainsi les bienfaits de notre auguste révolution?

LA GALTIERRE.

J'en chéris les bienfaits, mais je méprise souverainement les individus qui cherchent à l'avilir en donnant aux loix une extension arbitraire.

L'AGENT NATIONAL.

Qu'elle est cette bague dont le portrait me paraît suspect ? Pouvez-vous nier une ressemblance parfaite avec l'épouse du dernier tyran ?

ANTOINE.

Voilà précisément où je l'attendais; adieu la bague.

LA GALTIERRE.

Cette tête qui vous fait commettre une pareille méprise est celle d'une femme antique. Si j'avais un portrait auquel j'attachasse quelque prix, ce ne serait point celui d'une femme qui, source de nos malheurs, fut jugée par un peuple entier et condamnée depuis long-temps par l'opinion générale.

L'AGENT NATIONAL.

C'est une défaite dont je ne suis pas la duppe ; je suis trop pénétrant pour prendre le change. (*Au Greffier.*) Voyez, citoyen, s'il est possible de s'y méprendre. Convenez de la ressemblance.

LE GREFFIER, *toujours écrivant.*

Oh ! oui, il est bien ressemblant, c'est le citoyen trait pour trait.

ANTOINE.

ANTOINE, *avec ironie.*

Par ma foi, il n'y a plus à en douter. La sagacité de monsieur le greffier est vraiment admirable.

L'AGENT-NATIONAL, *un peu confus.*

Il lui est permis d'être dans l'erreur; il n'a jamais vu l'original et bien d'autres en pareil cas pourraient aussi se tromper; mais moi qui ne dois point avoir de doutes, je garde ce bijou comme pièce de conviction.

ANTOINE.

Monsieur l'Agent, vous me paraissez un peu leste en jugement. Je crois même que vous ne seriez pas fâché d'avoir à faire souvent de pareilles opérations.

L'AGENT-NATIONAL.

Ce propos dans la bouche d'un domestique est plus imprudent que dan-

gereux, et c'est à la considération de l'honorable titre de sans-culotte que je glise légèrement sur cet sortie inconséquente.

ANTOINE, *avec ironie.*

En effet, vous avez une espèce de raison; je ne dois pas être coupable; je n'ai pas de biens, pas de bijoux, pas de bagues, pas même de quoi payer les scellés.

L'AGENT-NATIONAL.

Il résulte de mon procès-verbal que cette maison recélait des étrangers prévenus de royalisme et d'intelligences avec l'ennemi. Les pièces que j'ai entre les mains, en déposant contre eux, sont plus que suffisantes pour convaincre les coupables; en conséquence, étant dangereux sous tous les rapports, et en outre

étant convaincus de trahison, je conclus que le salut de la patrie exige leur arrestation. Gardes, conduisez ces ennemis de l'état à la maison d'arrêt, et songez que la responsabilité pèse sur votre tête.

ANTOINE, *en s'en allant.*

J'ai encore ma liberté, mais je saurai bien en profiter !

LA GALTIERRE.

Il te fallait deux victimes, et tu les frappes toutes deux du même coup à la fois. . . . Chère et malheureuse Adélaïde, hélas ! toi seule est à plaindre !

RAINVILLE, *en passant sur le devant de la scène, au milieu de ses gardes.*

Voilà donc le jugement de ces hommes qui tiennent entre leurs

mains les destins de leurs semblables, et qui sont choisis pour rendre justice et faire chérir les lois!

O ma patrie! faut-il que les siècles à venir ayent à te reprocher cet excès d'aveuglement! Un jour, mais trop tard, tu déchireras le voile épais qui couvre tant d'horreurs; tu rougiras alors de ta faiblesse, aux yeux de la postérité et des générations futures; mais jusqu'au moment où l'expérience t'aura rendu toute ton énergie, ton sol sera teint du sang de tes enfans, et tu auras à pleurer les nombreuses victimes de la tyrannie.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente l'intérieur d'une maison d'arrêt.

On remarque un factionnaire à la grille. Les prisonniers sont dans les chambres et ne commencent à se répandre dans la cour qu'à la scène troisième.

L'AGENT-NATIONAL, ADÉLAIDE.

ADÉLAÏDE.

O vous qui fûtes choisi pour faire exécuter les lois, et en même temps pour les faire chérir, serez-vous assez barbare pour me refuser la consolation d'entretenir mon malheureux époux?

L'AGENT-NATIONAL.

Mes devoirs, citoyenne, et la sureté générale s'y opposent également. Votre mari est criminel, il n'y a point de grace pour lui.

ADÉLAIDE.

Je ne viens pas ici pour demander sa grace. S'il est vraiment coupable, qu'il subisse la peine qui lui est réservée; mais au moins ne me refusez pas la douce satisfaction de le voir, de l'interroger moi-même....

L'AGENT-NATIONAL.

Vos prières sont inutiles, son arrêt est prononcé, il est irrévocable. Les traîtres et les ennemis de l'état ne méritent point de pitié, et quiconque ose intercéder en leur faveur est également criminel.

ADÉLAÏDE.

Pouvez-vous blâmer une femme infortunée qui sollicite un moment d'entrevue avec son mari? Existe-t-il des lois assez rigides pour interdire aux malheureux la consolation de pleurer avec ce qui leur est cher?

L'AGENT-NATIONAL.

Si les lois sont trop faibles, c'est aux magistrats du peuple à réparer leur insuffisance.

ADÉLAÏDE.

Quoi! mes prières et mes larmes ne sauraient vous toucher! ah! de grace laissez-vous fléchir; prenez au moins pitié de ma douleur. Au nom de ce que vous avez de plus cher, laissez vous attendrir. Au nom de l'humanité!

L'AGENT-NATIONAL.

L'humanité!.. avec ce beau sentiment que deviendrions-nous? L'homme en place seroit méprisé, avili, ses pouvoirs seraient bientôt détruits.

ADÉLAÏDE, *se jetant à ses genoux.*

Ah! par pitié, ne me refusez pas la faveur que je réclame à vos genoux.

L'AGENT-NATIONAL, (*à part.*)

Elle est ma foi jolie.... Je crois qu'il est temps de se laisser attendrir.

ADÉLAÏDE.

Prononcez, mon sort est entre vos mains.

L'AGENT-NATIONAL, *la relevant.*

Tenez, ma belle enfant, j'ai un

cœur tout comme un autre ; je suis assez bon par caractère ; je suis même quelquefois flatté de trouver l'occasion de rendre service.... mais.... j'exige un peu de reconnaissance...

ADÉLAÏDE.

De la reconnaissance!.... que mon cœur éprouvera de plaisir à vous offrir ce juste sentiment!

L'AGENT-NATIONAL.

Là.... vrai.... Si je prenais sur moi de vous laisser voir votre mari, vous y seriez sensible?

ADÉLAÏDE.

Oh! oui, bien sensible, à jamais reconnaissante.

L'AGENT-NATIONAL, *s'approchant d'elle.*

Vous cesseriez de me regarder

comme un homme dur..... méchant. ?...

ADÉLAÏDE.

Oui, oui, vous seriez mon libérateur, vous seriez à mes yeux le plus généreux des hommes.

L'AGENT-NATIONAL *s'approchant toujours.*

Votre haîne pour moi ferait place à un sentiment plus tendre?...

ADÉLAÏDE, *un peu interdite.*

Oui, mais.... je veux dire que je ne verrais plus dans l'accusateur de mon mari que son bienfaiteur.

L'AGENT-NATIONAL.

En un mot, vous auriez pour ce bienfaiteur une prédilection toute particulière ?

ADÉLAÏDE, *déconcertée.*

Expliquez-vous, j'ai peine à vous

comprendre. Qu'exigez-vous de plus ?

L'AGENT-NATIONAL, *d'un ton un peu leste.*

Tenez, ma belle enfant, il n'est plus temps de feindre, et je dois rompre le silence ; vos yeux ont allumé dans mon cœur une flamme qui le consume, et je sens que j'aurais de la peine à résister à tout leur pouvoir. Vous sollicitez la grace de votre mari, je suis disposé à vous l'accorder ; mais pour prix d'un pareil service, promettez-moi de répondre... à mon amour.

ADÉLAIDE, *le repoussant.*

Voilà donc où tendait cette fausse pitié ! Et j'en étois dupe !... Scélérat ! peux-tu abuser aussi lâchement de la position d'une femme au désespoir ?

L'AGENT-NATIONAL.

Ce dédain mal placé pourrait fort bien vous devenir funeste. Il faut, en pareil cas, de la modération. Oubliez-vous que les jours de votre mari sont entre vos mains ?

ADÉLAÏDE.

Les jours de mon mari me sont moins précieux que mon honneur. Va, misérable, je préfère la mort à l'infamie. Je saurai trouver encore des ames sensibles à la pitié.

SCÈNE II.

L'AGENT-NATIONAL, *seul.*

La jeune personne est un peu récalcitrante. Il paraît qu'il serait difficile de l'apprivoiser. Cependant il faudra bien qu'elle revienne. Je pour-

rais la punir de ses dédains. Cette insensible ignore, sans doute, qu'il est dangereux de rebuter celui qui peut se venger. Ah! ah! ma belle dame, vous vous avisez de faire la sévère; il faudra bien, parbleu, vous humaniser. Je sais le moyen de dompter votre humeur farouche. Votre cher mari est là, et soyez persuadée qu'il n'en sortira qu'à bon enseigne.

SCÈNE III.

(*Les détenus sortent de la chambrée, et se promènent dans la cour.*)

LA GALTIERRE, RAINVILLE.

RAINVILLE.

JE vous le disais bien, mon ami, dans le siècle où nous sommes la

voix de l'innocence est trop étouffée pour que nos plaintes puissent s'élever au-dessus des murs de cette enceinte.

LA GALTIERRE.

Si mon sort aujourd'hui me paraît affreux, ce n'est que par les remords que j'éprouve de vous avoir entraîné dans ma perte. Cette idée, mon ami, m'accable... Non, je ne me le pardonnerai jamais.....

RAINVILLE.

Est-ce moi que vous devez plaindre? N'est-ce pas plutôt Adélaïde, cette femme intéressante qui partage en ce moment votre disgrace?

LA GALTIERRE.

Hé! mon ami, voilà bien de tous mes chagrins le plus cuisant. Sa sensibilité profonde ne manquera pas

de s'en alarmer. Sa tendresse va grossir à ses yeux le danger. Sa dernière lettre m'annonce son arrivée dans cette ville et les efforts qu'elle a tenté pour parvenir jusqu'à moi. Toutes ses démarches ont été infructueuses jusqu'à ce moment, et je crains bien que la scélératesse de notre persécuteur ne les rende inutiles.

RAINVILLE.

La consigne barbare qui nous interdit toute communication avec les dehors est encore l'ouvrage de la terreur. Ses lâches partisans redoutent l'éclat : ils craignent que l'on ne mette au jour tous leurs crimes, et ils font tous leurs efforts pour enlever à leurs victimes les moyens de divulguer leurs nombreux forfaits. Afin de se mettre à l'abri de l'im-

punité, ils violent ouvertement les droits sacrés de l'honneur et de l'humanité ; et c'est pour exercer plus facilement leur odieux système qu'ils étouffent le cri du malheureux qui gémit sous leur oppression tyrannique.

LA GALTIERRE.

Ainsi donc, tout espoir nous est enlevé.

RAINVILLE.

Vous voyez tous ces détenus dont les visages sereins annoncent la paix de l'ame et le calme imposant de l'innocence ; eh bien ! il en est peu parmi eux qui n'aient à reprocher à notre féroce Agent quelque nouveau crime. L'un est un riche propriétaire, qui consacra sa vie entière à faire le bonheur de tous ceux qui l'entouraient, et qui n'eût jamais

d'autre tort que celui d'avoir de grands biens. Cet autre est le chef d'une famille nombreuse, qui n'existait que du fruit de son travail, mais dont la noble franchise déplut à ses ennemis. Plus loin, c'est un citoyen paisible, qui aima toujours sincèrement sa patrie, et qui n'a cessé de faire pour elle des sacrifices, mais dont la modération parut suspecte, et que l'on veut punir de n'avoir point trempé ses mains dans le sang de ses frères ou de ses amis. En un mot, il en est peu parmi eux qui ne soient la victime des cannibales qui ravagent aujourd'hui notre malheureuse contrée.

LA GALTIERRE.

Si dans une seule commune il existe une si grande quantité d'op-

primés, combien la France entière ne doit-elle pas compter de victimes?

RAINVILLE.

Mon ami, soyez sûr que le crime ne peut rester long-temps impuni. Tôt ou tard la vengeance du ciel s'arrêtera sur la tête du coupable; et ces mêmes hommes qui font aujourd'hui trembler notre malheureux pays, seront à leur tour proscrits par un nouveau parti. Un jour viendra que le bonheur du peuple s'établira sur des loix sages et dont l'humanité sera la base. C'est alors que l'expérience ayant vivifié tous les esprits, ralliera tous les bons citoyens autour d'un gouvernement équitable; il n'est qu'un pareil dévouement qui puisse assurer le bonheur des Français.

LA GALTIERRE.

Sans cette douce espérance, le découragement se glisserait dans tous les cœurs, et chacun se préparerait d'avance à la mort.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, ADÉLAIDE.

ADÉLAÏDE, *à la sentinelle de la grille.*

NON, non, vous ne m'empêcherez pas d'entrer; je veux voir mon époux, voici mon ordre.

LA GALTIERRE.

Dieux! c'est Adélaïde!

RAINVILLE.

Votre femme!

ADÉLAÏDE, *s'élançant dans les bras de son mari.*

Oui, c'est elle-même, c'est ton

Adélaïde qui vient enfin d'obtenir la permission de parvenir jusqu'à toi.

RAINVILLE, *à part.*

Je la reconnais bien là.

LA GALTIERRE.

Quel ingénieux moyen as-tu donc employé pour parvenir jusque dans l'intérieur de cette maison, dont l'entrée fut toujours inaccessible aux secours et à la pitié?

RAINVILLE.

Ce miracle était donc réservé à une femme!

ADÉLAÏDE.

Je suis arrivée dans cette ville au moment où l'indignation générale se peignait sur tous les visages. La première nouvelle que j'appris fut celle de votre arrestation. Je suivis

aussitôt les pas de l'Agent-National, qui venait de vous ravir la liberté. J'employai tous les moyens imaginables pour attendrir cet homme dur et barbare; mais hélas! ce fut en vain: mes prières, mes larmes, mon désespoir, rien ne put le fléchir; plus je mis d'empressement à solliciter un moment d'entretien avec vous, plus ce tigre farouche mit d'obstacles à cette entrevue, qui pouvait seule me rassurer sur votre existence. Enfin, rebutée de l'inutilité de mes plaintes, fatiguée de tant de démarches infructueuses, j'ai pris le parti de porter mes réclamations jusqu'aux pieds des Autorités constituées, et c'est au nom d'un ordre supérieur que je me suis fait ouvrir les portes de cette formidable enceinte.

LA GALTIERRE.

Chère épouse, tu dois croire combien je suis sensible à ce nouveau témoignage de ton amour. Mon cœur renferme avec peine les divers sentimens d'estime, d'admiration et de reconnaissance dont il est pénétré; mais pardonne à ma tendresse de nouvelles inquiétudes.....

ADÉLAÏDE.

Et qu'avons-nous à craindre? Ne sommes-nous pas ensemble? Qui peut nous désunir?

LA GALTIERRE.

La prudence, ta sûreté personnelle, exigent notre séparation.

ADÉLAÏDE.

Qui! moi! je te quitterais, je t'abandonnerais lâchement à la merci de tes bourreaux!

LA GALTIERRE.

Tendre amie, sois bien persuadée que cette séparation me sera aussi pénible qu'à toi ; mais ton bonheur l'exige, le mien, celui de ta fille, de cette innocente créature envers qui tu as contracté l'obligation d'assurer sa félicité. Serais-tu assez injuste pour attirer sur son enfance une foule de calamités ? Quels reproches n'aurais-tu pas à te faire si, par une imprudence déplacée, tu entraînais dans ta perte cet innocent dont tu est la mère, le soutien, l'appui ?

ADÉLAÏDE.

Quelle affreuse perplexité !

LA GALTIERRE.

Si les méchans apprennent ton séjour dans cette maison, ils ne

manqueront pas d'en profiter pour nous nuire. Ils sont capables de tous les crimes ; j'ai appris à les connaître et j'ai acquis le droit de les juger. S'ils découvrent nos entrevues, ils en formeront le plan de quelques conspirations, et nous aurons peine à échapper à leurs poursuites ; crois-moi, mon amie, dérobe-toi promptement à leurs recherches. Emmène ta fille avec toi ; préserve-la des dangers qui l'entourent dès son berceau, et le ciel qui n'abandonne jamais l'innocent, veillera sans doute sur moi.

ADÉLAÏDE.

Cruel époux, c'est donc toi qui exige notre séparation ! C'est toi-même qui prononce mon arrêt ! Peux-tu croire que loin de toi je puisse supporter long-temps le far-

deau de ma pénible existence? Ah! combien tu connais peu mon cœur!

LA GALTIERRE.

Je te le répète, chère Adélaïde, cette séparation me coûte autant qu'à toi, mais elle est indispensable. Ta sureté l'exige. Va, si la voix de l'innocent parvient un jour à se faire entendre, nous fuirons la société des hommes, et nous irons loin d'eux chercher le bonheur et la tranquillité.

ADÉLAÏDE.

Impitoyable époux, tu savais le vrai moyen de me forcer de me rendre à tes desirs. Ton salut, celui de ta fille sont plus que suffisants pour me persuader. Pouvais-tu trouver des motifs plus puissants pour m'y déterminer?

LA GALTIERRE.

Ta douleur m'accable.

ADÉLAÏDE.

O mon ami, puisse-tu bientôt venir essuyer mes larmes! (*Elle se jette de nouveau dans ses bras.*)

RAINVILLE.

Adieu, femme généreuse et sensible, adieu; le ciel qui vous entend et qui vous donna tant de vertus, ne vous laissera pas long-temps dans la douleur; il ne peut qu'être sensible à tant d'amour, il vous rendra sous peu votre mari.

ADÉLAIDE, *avec attendrissement.*

Monsieur, ne l'abandonnez pas, je vous en supplie, ne le quittez pas. Daignez le consoler, le soulager dans ses peines. Parlez-lui souvent de son enfant, de sa femme; sur-

tout dites-lui bien qu'il se conserve pour la rendre à la joie, au bonheur; dites-lui bien que ses jours sont attachés aux siens, et que sa félicité dépend à jamais de la sienne. (*Se jettant dans les bras de son mari*). Allons, cruel ami, je pars puisque tu l'exiges; je cède à tes desirs; mais si l'on ne te rend bientôt à mes vœux, je reviendrai ici te rendre témoin de mon dernier soupir.

SCÈNE V.

LA GALTIERRE, RAINVILLE.

RAINVILLE.

Les tendres soins de votre épouse suffisent pour adoucir les rigueurs de votre captivité. Au sein de l'infortune, de semblables consolations deviennent de véritables jouissances.

LA GALTIERRE.

Ce n'est point sur mon sort que je gémis aujourd'hui, c'est sur celui de cette femme sensible qui sent plus que moi tout le poids de ma disgrace, c'est sur vous-même dont l'amitié généreuse partage mes revers.

RAINVILLE.

Eh ! mon ami, ne suis-je pas cent fois plus heureux auprès de vous, au milieu même de ce triste séjour, que parmi des hommes qui, méconnaissant les vertus sociales, et foulant aux pieds tout principe d'honneur et de loyauté, sont sans cesse occuppés à se déchirer mutuellement? Les excès honteux auxquels se livre cette horde odieuse d'agitateurs féroces, n'offrent-ils pas aux regards de l'homme vertueux un spectacle

plus affreux encore que les rigueurs de votre captivité?

LA GALTIERRE.

Au moins auriez-vous la liberté de les fuir et de couler loin d'eux une existence ignorée. Peut-être eussiez-vous trouvé le bonheur dans l'obscurité.

RAINVILLE.

Eh! mon ami, dans le moment actuel, quel endroit peut-on choisir pour se mettre à l'abri du glaive de la terreur? Quel coin de terre peut-on habiter pour se dérober à ses recherches? Est-il un grenier, un misérable grabat où la vertu soit plus en sureté qu'ailleurs? Ces tigres sans pitié ne se sont-ils pas déclarés eux-mêmes une guerre sanglante? Aujourd'hui le parti dominant écrase

l'autre, et celui qui est vaincu renaît de ses cendres et terrasse à son tour le vainqueur.

LA GALTIERRE.

Ainsi donc la moitié des hommes est armée pour égorger l'autre moitié!

RAINVILLE.

Cette idée est affligeante pour l'humanité, mais l'opinion est une pomme de discorde qui donne matière à tous les excès, et c'est à la faveur de ses nuances que l'on commet aujourd'hui toutes sortes de vexations, en les colorant des noms sacrés de vertu, de religion ou de saint amour de la patrie. C'est à la faveur de l'impunité que ces hommes qui en ont dégradés jusqu'au nom, se souillent de tous les crimes à la fois. La rapine, le meurtre, le pil-

lage, l'assassinat, voilà les moindres forfaits qu'on ait à leur reprocher.

LA GALTIERRE.

Il faut espérer que le ciel las de tant d'horreurs en arrêtera bientôt le cours, et qu'un régime plus doux et plus humain prendra enfin la place du système de sang qui désole aujourd'hui la France.

RAINVILLE.

Cette heureuse révolution ne peut avoir lieu si le Français n'a point assez d'énergie pour opposer la force à la violence, et pour repousser de son sein cette horde sanguinaire qui a formé le projet exécrable de dévaster sa triste patrie, en sacrifiant à sa fureur la moitié de ses habitans.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, L'AGENT-NATIONAL, LES GARDES.

On doit entendre un bruit sourd et confus occasionné par les huées des prisonniers.

LA GALTIERRE.

QUE signifient ces huées et ce bruit confus?

RAINVILLE.

C'est probablement l'arrivée de quelque nouveau détenu. (*s'avançant vers la foule.*). Ah! parbleu la visite est plaisante.

LA GALTIERRE

Comment donc.....

RAINVILLE, *en riant.*

C'est monsieur l'Agent-National,

lui-même, escorté par les mêmes satellites qui furent tant de fois les instrumens de ses hauts faits.

LA GALTIERRE.

Comme il a l'air confus !

RAINVILLE.

Voilà donc ces hommes si impérieux dans la prospérité ! tant qu'ils sont en faveur, on les voit fiers et arrogans, mais ils deviennent lâches et rampans lorsque la fortune les abandonne.

LA GALTIERRE.

Comme il paraît contrit et humilié!

RAINVILLE.

Il pleure et demande pardon aux innocens qu'il a persécutés et que l'adversité a rendu ses égaux.

LA GALTIERRE.

Il est d'autant plus à plaindre,

qu'il ne trouverait pas sur la terre un seul individu qui s'intéressât à son sort.

RAINVILLE.

Ainsi le méchant est toujours abhorré : il n'est que l'honnête homme qui inspire de l'intérêt dans telle position qu'il se trouve.

L'AGENT-NATIONAL, *venant au-devant d'eux d'un air bas et rampant.*

Ah ! messieurs, pardon...

RAINVILLE, *avec ironie.*

Quoi ! le digne magistrat du peuple, le fidelle organe des loix, se trouve aujourd'hui confondu parmi des criminels, des traîtres, des conspirateurs !

L'AGENT-NATIONAL.

Ah ! messieurs, je vous prie.... épargnez ma sensibilité....

RAINVILLE.

Par quel revers vous trouvez-vous des nôtres ? Est-ce que les ennemis de l'état auraient osé s'emparer des emplois ?

L'AGENT-NATIONAL.

Je conviens que mon zèle m'a porté un peu trop loin ; on m'accuse aujourd'hui d'avoir adopté quelquefois des mesures un peu trop sévères.

RAINVILLE, *avec ironie.*

Un peu trop sévères.... Ah ! certainement tant de bonne volonté ne méritait pas une si mauvaise récompense. Un bon citoyen qui ne s'est jamais occuppé que du soin de faire exécuter les loix ; qui a mis la plus grande impartialité dans ses jugemens, tant de bonne foi dans ses

démarches, tant d'humanité dans ses fonctions; ah! certainement un pareil citoyen ne méritait pas une semblable disgrace!

LA GALTIERRE.

Mon ami, pardonnez-lui: il est malheureux, il a des droits à notre indulgence. Hier il était chargé de notre mépris, aujourd'hui il doit obtenir notre pitié.

RAINVILLE.

De la pitié! en avait-il lorsque sa barbarie envoyait à l'échafaud les victimes par charretées? de la pitié! en avait-il lorsque fatigué de concussions, de rapines, de brigandages, il envoyait à la mort de malheureux pères de famille après les avoir pillés sans pudeur ou mis à contribution? (*à l'Agent*) Misérable, si ton ame était

était susceptible de remords, combien n'en éprouverais-tu pas en reconnaissant autour de toi toutes les victimes de la tyrannie? Vois le désespoir peint sur tous les visages, vois le découragement glissé dans tous les cœurs: contemple ce spectacle, il est ton ouvrage.

L'AGENT-NATIONAL.

Ah! monsieur, ne m'accablez pas; mon cœur, je vous le jure, ne fut jamais coupable, je croyais assurer le bonheur de ma patrie.

LA GALTIERRE, (*à Rainville.*)

Soyons plus généreux que lui; oublions tous ses torts, et tâchons d'adoucir les rigueurs de sa détention.

L'AGENT-NATIONAL, (*à part.*)

Oh! si je puis me tirer d'ici, comme ils la danseront!

RAINVILLE.

J'y consens ; oublions s'il se peut tout le mal qu'il a fait, et montrons-lui que l'humanité est une vertu, et prouvons-lui que l'homme qu'il a le plus persécuté est souvent celui qui le méritait le moins.

LA GALTIERRE.

Volontiers ; que les regrets qu'il éprouve soient notre seule vengeance. Le tableau de notre misère suffira bien pour lui faire expier sa faute.

L'AGENT-NATIONAL.

Ah ! messieurs, tant de générosité me pénètre de reconnaissance..... Comment vous exprimer !...

LA GALTIERRE.

Epargner au coupable l'aveu de ses erreurs, c'est le moyen de le ramener dans la voie du bien.

RAINVILLE.

Oui, mais ce remède n'est bon que lorsqu'il n'est point encore accoutumé à braver la honte et l'ignominie. Si le germe du crime est profondément enraciné dans son cœur, la cure devient alors un peu difficile.

L'AGENT-NATIONAL.

Je sens, messieurs, tout le prix de vos bontés ; croyez, je vous prie, que ce généreux oubli est plus que suffisant pour pénétrer mon cœur d'estime et d'admiration.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, ANTOINE.

ANTOINE.

J'ACCOURAIS, messieurs, pour vous annoncer la chûte de vos persécu-

teurs. leur faction vient d'être écrasée par une autre faction, et celle qui proscrivait la première est à son tour proscrite. (*appercevant l'Agent-National*) Mais je ne me trompe pas.... voici positivement monsieur l'Agent-National qui fait enfermer les maris pour composer avec les femmes.

L'AGENT, (*à part.*)

S'il parle, je suis perdu.

ANTOINE.

Ah! ah! mon beau monsieur, si l'on vous rendait aujourd'hui la justice que vous méritez, il serait permis, je crois, de profiter de notre séjour ici pour vous rendre la pareille... Qu'en dites-vous?

RAINVILLE.

Je devine à peu près ce dont il est question.

LA GALTIERRE.

Comment donc ?

RAINVILLE.

Oui, je parierais que ce digne magistrat a mis votre liberté à prix.

ANTOINE.

Oui, à prix. Monsieur était sensible aux charmes de madame ; il est d'ailleurs obligeant par caractère ; il a bien voulu lui promettre votre élargissement.... Son ame noble et généreuse se contentait d'un peu de reconnaissance....

LA GALTIERRE.

Voilà donc les hommes qui prêchent éternellement la vertu, et qui s'annoncent comme les agens de la justice et des loix !

RAINVILLE.

Autant cet homme nous paraît vil

et méprisable, autant votre épouse doit être digne de notre admiration. Le silence qu'elle a observé sur cette infâme séduction, fait bien l'éloge de sa générosité et de sa grandeur d'ame. Croyez-moi, rentrons, et abandonnons ce misérable à ses remords. Un mépris tacite doit être notre seule vengeance.

LA GALTIERRE.

Oui, mon ami, que le mépris soit notre seule vengeance. Cet homme est malheureux, il doit avoir des droits à notre pitié. Essayons à force de bienfaits de le rendre à l'honneur.

ANTOINE.

A vous dire vrai, cette métamorphose est un peu difficile.

RAINVILLE.

Allons, rentrons; nos cœurs doi-

vent encore s'ouvrir à l'espérance. Le Français fatigué de tant d'horreurs paraît se disposer à mettre fin aux maux de l'anarchie, et rendre enfin à l'honnête homme la faculté de penser et de respirer à son aise l'air pur de la véritable liberté.

SCÈNE VIII.

ANTOINE, L'AGENT-NATIONAL.

ANTOINE, *avec ironie.*

Adieu, magistrat incorruptible, adieu, fidelle interprète des lois; adieu, digne instrument de notre bonheur, digne fonctionnaire, adieu. Souffrez patiemment pour votre pays, le ciel protecteur de l'innocence, mettra un terme à votre captivité.... Adieu;

comptez sur l'estime qui vous est due, comptez sur l'intérêt que vous inspirez.

SCÈNE IX.

L'AGENT-NATIONAL, *seul.*

Oui, oui, j'en sortirai; vous pouvez y compter. Alors, malheur à vous et à tout ce qui vous entourre. Si, comme je l'espère, mon parti vient à briser mes fers, vous serez les premiers à qui je rendrai justice... Oui, je vous enverrai faire une petite visite à notre souverain tribunal, et j'espère que votre affaire ne sera pas longue. J'y joindrai une bonne lettre de recommandation, et soyez bien persuadés qu'en venant de ma part, vous ne serez point oubliés.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente l'intérieur d'un cachot de la conciergerie. Plusieurs détenus sont couchés sur la paille. On voit sur le côté droit une table, une écritoire et plusieurs bouteilles.

RAINVILLE, LA GALTIERRE.

LA GALTIÈRRE.

O mon ami ! combien les heures s'écoulent lentement lorsqu'elles se passent dans l'infortune ! combien elle sont donloureuses et pénibles lorsqu'elles sont marquées par autant de souffrances !

RAINVILLE.

Je ne vous reconnais plus. Où

donc est cette courageuse fermeté que vous avez déployée jusqu'à ce jour? où donc est cette résignation avec laquelle vous avez supporté vos disgraces?

LA GALTIERRE.

Pouvez-vous croire que ce soit mon sort qui cause aujourd'hui le découragement qui s'est glissé dans mon ame? Si je n'avais enveloppé que moi seul dans mon malheur, je supporterais plus facilement l'étendue de mes revers, j'attendrais même la mort sans inquiétude, son approche n'aurait pour moi rien d'effrayant; mais vous, mon ami, vous qui n'eûtes jamais d'autre tort que celui de m'être fidellement attaché; vous, qui sansmoi seriez tranquille et ignoré dans le sein de votre famille, croyez-vous que je puisse jamais me pardon-

ner de vous avoir entraîné dans ma disgrace ?

RAINVILLE.

Je suis moins à plaindre que vous. Je n'ai ni femme, ni enfant qui ayent à pleurer sur ma perte, et quoique je ne puisse me dissimuler qu'une fois entré dans ce lieu redoutable, l'on n'en sorte que pour aller à l'échaffaud, cependant j'envisagerais ma fin avec une sorte de satisfaction, si mes yeux en se fermant, pouvaient être témoins de votre liberté, et du bonheur de votre tendre Adélaïde.

LA GALTIERRE.

Généreux ami, comment vous exprimer toute ma sensibilité ?

RAINVILLE.

De grace, ne m'affligez pas par

une compassion déplacée. Vos regrets deviennent superflus. Nous ne devons songer qu'à la fragilité de notre existence, et nous préparer à notre dernier moment. Voyez nos compagnons d'infortune, ils attendent le coup de la mort avec indifférence. Remarquez leur noble tranquillité. Les uns lisent avec ce calme qui n'appartient qu'à la seule vertu, les autres jouent aussi gaîment que s'ils étaient dans une partie de plaisir. Ils attendent avec un visage serein le moment prochain de leur destruction. Ils y sont tous disposés; et certainement il n'en est pas un parmi eux qui n'ait à regretter soit un bon père, soit une épouse adorée, soit un enfant chéri, ou peut-être une douce amie qui n'a vécu jusqu'à ce jour que pour faire son bonheur. Et pour-

quoi n'aurions-nous pas le même courage que ces détenus? Nous sommes hommes comme eux, comme eux nous devons savoir mourir.

LA GALTIERRE.

Eh! mon ami, serais-je blamable d'emporter dans la tombe les regrets que m'inspire le sort à venir de ma femme et de mon enfant? Vous le savez, il n'est pour moi qu'une Adélaïde.

RAINVILLE.

Aujourd'hui, vous ne devez songer qu'à la disposer à une séparation éternelle. Cette confidence cruelle sera, j'en conviens, un coup affreux pour elle; mais, vous le savez, lorsqu'on est préparé d'avance à un malheur quelconque, on en reçoit plus facilement la nouvelle. Le caractère

de votre épouse n'est point ordinaire, son ame est noble et élevée, et je lui suppose assez de fermeté pour supporter l'excès de sa douleur. Croyez-moi, écrivez-lui, exhortez-la à se disposer à tel revers qu'il plaira à la providence de lui envoyer. Sur-tout faites-la souvenir qu'elle doit se conserver pour l'éducation de l'intéressante créature à qui elle a donné le jour.

LA GALTIERRE.

Comment lui faire parvenir une lettre? Toutes les communications avec le dehors sont interdites. Les nouvelles, ni les consolations ne peuvent plus pénétrer dans ce redoutable séjour. La terreur augmente de jour en jour, et l'humanité est plus que jamais bannie de cette enceinte.

RAINVILLE.

Ecrivez toujours ; le hasard vous procurera peut-être la facilité de faire parvenir votre billet à sa destination. Adélaïde, elle-même vous en fournira surement les moyens. Vous ne pouvez douter de sa tendresse. L'amour opprimé devient ingénieux, et je ne doute nullement que votre femme ne tente l'impossible pour parvenir jusqu'à vous.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, RICHARD.

LA GALTIERRE.

Je crois entendre ouvrir les portes de notre demeure.

RICHARD, *tirant une lettre de sa poche.*

Quel est celui-là qui se nomme le citoyen la Galtierre?

LA GALTIERRE.

C'est moi.

RICHARD.

Tenez, voici une lettre dont on demande la réponse.

LA GALTIERRE, *la lui arrachant avec précipitation.*

Dieu ! c'est d'Adélaïde. (*Il lit*).

RICHARD.

Diable ! vous me paraissez un peu leste. Vous êtes aussi pressé que la jeune personne qui attend la réponse ; elle pleure, elle rit, elle saute, elle danse ; je la crois là.... un peu timbrée. Elle est ma foi jolie, la petite personne ; vous êtes un compère qui n'êtes pas à plaindre. (*à part.*) Cependant, soit dit entre nous, c'est vraiment dommage d'être obligé de faire ses adieux à un aussi joli mi-

nois. Je conviens qu'on doit regretter la vie quand ç'à vous aime.

LA GALTIERRE, *à Rainville.*

Mon ami, partagez mes transports; cette lettre est d'Adélaïde: elle m'aime encore, elle me console et m'invite à la résignation. O! j'en ai bien besoin pour supporter sans elle le fardeau de l'existence.

RAINVILLE.

Je vous le disais bien, mon ami, que l'homme à sa dernière heure éprouve encore des jouissances bien vives.

RICHARD.

Eh bien, citoyen, quoi qu'il faut donc dire à la jeune poulette qui attend la réponse.

LA GALTIERRE.

Comment?.... On attend dites-

vous la réponse.... Quoi..... Serait-ce?....

RICHARD.

Ma foi, je l'ignore; tout ce que je sais c'est que la petite dame paraît furieusement amoureuse.

RAINVILLE.

Ah! c'est bien elle, on ne peut la méconnaître.

LA GALTIERRE, *avec empressement.*

Serait-t-il possible de la voir?

RICHARD, *secouant la tête.*

Ceci est furieusement scabreux.

LA GALTIERRE.

Ah! par pitié, ne me refusez pas cette dernière faveur. Ne soyez pas inexorable; c'est la dernière grace à laquelle je puisse être sensible; pourriez-vous me la refuser?

RICHARD.

Tenez, je ne suis pas méchant moi; je voudrois bien vous servir, mais si nos bourgeois de là-haut viennent à le savoir; il n'y a pas de miséricorde pour moi, il faudra que je la sante.

LA GALTIERRE.

Brave homme, j'en serois au désespoir; mais avec de la prudence...

RICHARD.

Vous me paraissez un bon enfant, moi je suis assez bon diable, je consens à vous être utile; mais promettez-moi que ça ne sera pas bien long avec cette dame.

LA GALTIERRE.

Oh! oui, je vous le promets.

RICHARD.

Vous allez bientôt la voir. Elle

n'est pas bien loin ; elle m'attend dans mon appartement ; je parie qu'elle est sur les épines.

SCÈNE III.

RAINVILLE, LA GALTIERRE.

LA GALTIERRE.

Concevez-vous tout l'excès de mon bonheur ? je vais voir Adélaïde, je vais la serrer sur mon cœur.

RAINVILLE.

Cet exemple doit nous prouver qu'il ne faut jamais se méfier de la providence. Le malheureux qui se noye s'accroche souvent à une branche qui se trouve à sa portée ; mais c'est le ciel qui lui envoie ce secours pour lui apprendre à ne jamais désespérer de ses bontés. Paix... j'en-

tends du bruit.... La voici, sans doute.

SCÈNE IV.

RICHARD, ADÉLAIDE, RAINVILLE, LA GALTIERRE, LES DÉTENUS.

RICHARD.

ALLONS, embrassez-vous, et que ça ne soit pas long.

ADÉLAÏDE, *se précipitant dans les bras de son mari.*

Cher et malheureux époux!...

(*Il se passe ici une scène muette qui doit être l'ouvrage des artistes. En peignant le sentiment, ils rendront l'intention de l'auteur*).

LA GALTIERRE.

Femme généreuse et sensible, re-

çois ici les expressions de mon tendre amour et de ma reconnaissance. Reçois aussi tout-à-la-fois mes tristes adieux. Un sort cruel nous sépare, mais nos cœurs resteront à jamais unis, même après ma mort.

ADÉLAÏDE, *glissant un billet à Rainville.*

Non, mon ami, non tu ne mourras pas. Ce ciel si bon, si juste, ne souffrira pas qu'on t'arrache à mes vœux. Oui, tu vivras pour faire le bonheur de ton Adélaïde, et celui de ta fille.

RICHARD, *s'essuyant les yeux avec les poings.*

En vérité, je crois que ça me fend le cœur. Quel dommage d'être obligé de séparer un couple si bien assorti!

LA GALTIERRE.

Telle soit la destinée que le sort

me prépare, je t'invite à la supporter avec courage. Sans toi, chère amie, j'envisagerais sans effroi le moment de ma destruction, sans toi rien sur la terre ne saurait plus m'attacher à la vie. Les hommes ont banni de leur séjour la douce paix, qui fit si long-temps le bonheur de leurs aïeux. A l'instar des animaux féroces, ils se font une guerre à mort, jusqu'à ce que le plus fort égorge le plus faible.

ADÉLAÏDE.

Cher époux, nous les fuirons un jour ces hommes pervers qui méconnaissent les droits de l'humanité. Nous les fuirons, sois-en sûr.

RICHARD.

Allons, mes enfans, il est temps de se séparer. Voilà bientôt l'heure des appels; les camarades Guiche-

tiers vont venir faire leurs visites : vous ne voudriez pas, sans doute, me faire dénoncer ; ce qui ne manqueroit pas d'arriver : car, croyez-bien qu'on n'en est pas ici bas plus à l'abri que là-haut.

ADÉLAÏDE.

Adieu, mon ami, adieu ; du courage, de la fermeté. Mon cœur m'assure que nous nous reverrons sous peu ; j'en ai le pressentiment. Je te quitte, mais pour te rejoindre bientôt, et ne plus nous quitter jamais. (*A Rainville.*) Monsieur, je vous le recommande ; il a besoin d'un appui ; daignez être le sien. Puissai-je, avant la fin du jour, recevoir de ses nouvelles.

(*Ici se renouvelle la scène muette et attendrissante. Après bien des ef-*

forts, Adélaïde se fait violence et s'arrache des bras de son mari).

RICHARD.

Allons, consolez-vous, je saurai vous procurer quelquefois un quart-d'heure de bon temps.

SCÈNE V.

LA GALTIERRE, RAINVILLE.

RAINVILLE, *tirant la Galtierre à l'écart.*

AMI, du courage; voici un billet que votre femme m'a glissé en secret. A coup sûr il contient quelque chose d'extraordinaire. Lisons : « Votre ration de pain de ce jour ren» ferme deux limes et une lame de » couteau, c'est l'unique secours » qu'il me soit possible de vous faire

» parvenir; servez-vous-en pour es-
» sayer de vous procurer votre li-
» berté. Le ciel qui protégea tou-
» jours l'innocence, vous secondera
» dans ce hardi projet».

Oui, c'est le ciel, lui-même, qui nous envoie ce secours; mon cœur s'ouvre à l'espérance.

LA GALTIERRE.

O! femme sensible!

RAINVILLE.

Oui, c'est à cette femme généreuse que nous serons redevables de notre salut. L'évènement peut justifier notre témérité. La loi de la nature accorde à l'homme le droit de se soustraire à la mort. Il ne peut être blâmable d'en reculer le moment, et je sens mon âme éclairée par ce coup de lumière. Écoutez-moi.

Nous pouvons hardiment mettre tous les détenus dans notre confidence ; il n'en est pas un d'eux qui ne saisisse avec empressement l'occasion de recouvrer la liberté. L'infortune rapproche les rangs : elle unit les malheureux. Je connais parfaitement la situation de notre cachot. Si nous pouvons parvenir à nous pratiquer une issue dans le mur, notre fuite est certaine. Ces limes serviront à scier un de ces barreaux de fer qui nous promet lui-même un service encore plus grand. La lame de couteau ne nous sera pas moins utile pour déjoindre les pierres et nous faciliter l'ouverture. Ce travail sera long et pénible ; mais de quel effort ne rend pas capable le desir de la liberté ? Si nous parvenons à nous ouvrir une percée, je

réponds du succès. Je connais les alentours de cette formidable enceinte. Une fois sortis de ce cachot, nous n'aurons plus qu'un petit mur à franchir. La nuit approche, tout semble favoriser notre évasion. Ne perdons pas de temps et confions-leur notre projet.

Camarades, écoutez-moi : le ciel vient de nous envoyer les moyens de recouvrer notre liberté ; nous serions coupables de les négliger. (*Tous les détenus quittent leurs jeux et leurs lectures ; ils se lèvent avec empressement et se rangent autour de Rainville*). Voici les instrumens de notre délivrance, voulez-vous me seconder?

LES DÉTENUS.

Oui, oui.

RAINVILLE.

Voulez-vous jurer de vous laisser guider aveuglément par mes conseils?

LES DÉTENUS.

Oui, nous le jurons.

RAINVILLE.

Promettez-moi de plus encore, si jamais vous parvenez à recouvrer cette liberté que vous desirez si ardemment de ne point en mésuser pour nuire à votre patrie. Jurez seulement haîne à l'anarchie et résistance à l'oppression.

LES DÉTENUS.

Nous le jurons.

RAINVILLE.

Les motifs de votre détention me sont connus. Ils ne peuvent que m'inspirer une confiance entière en votre discrétion, votre bonne foi et

votre probité. Je connais la situation de notre cachot ; il est adossé à une petite cour, dont le mur peu élevé nous promet une délivrance assurée. Commençons par nous procurer, avec ces limes, un des barreaux de fer qui grillent cette fenêtre, et qui, en nous servant de lévier, nous sera utile pour nous pratiquer une issue dans la muraille. Cette lame de couteau et ces clous nous serviront à déjoindre les pierres ; et ce trou une fois formé, je réponds du succès de votre entreprise.

UN DÉTENU.

Soyez notre guide, notre appui, notre libérateur.

RANVILLE.

Amis, nous n'avons pas de temps à perdre ; la nuit approche, il est

temps de mettre la main à l'œuvre. Allons, que chacun de nous se mette à l'ouvrage. Vous, chargez-vous de l'usage de ces limes, et sur-tout ne perdez-pas de temps. Vous, avec cette lame et ces clous, occupez-vous à déjoindre les pierres. Vous, mettez-vous en faction à la porte de ce guichet, et prévenez-nous au moindre bruit. *Zèle*, *surveillance* et *liberté*, voilà notre mot d'ordre. (*A la Galtierre.*) Vous, mon ami, mettez-vous-là, et de suite écrivez à votre épouse, confiez-lui notre hardi projet et recommandez-lui de tenir à notre portée une chaise de poste prête à minuit précis.

LA GALTIERRE.

Eh! comment lui faire parvenir ma lettre?

RAINVILLE.

Ne vous inquiettez pas ; le même génie qui nous a envoyé des outils, nous fournira les moyens de faire remettre cet écrit à notre ange tutélaire.

(*Ici chaque détenu se met à l'ouvrage suivant la tâche qui lui est départie. La Galtiere se met à écrire. Rainville après avoir posé les factionnaires, s'avance sur le devant de la Scène.*)

Dieu puissant et protecteur de l'innocence, daigne jetter sur nous un regard de bontés, et protéger notre audacieux projet. Le seul vœu digne de toi, que nos cœurs puissent t'adresser en ce moment critique, est la promesse solennelle de pardonner un jour à nos ennemis, et de n'employer que la douceur pour les ramener dans la voie de l'honneur.

LA GALTIERRE, *en écrivant.*

Au moins chere Adelaïde, si un sort rigoureux nous sépare à jamais tu sauras du moins combien la vie m'était chère, et tous les moyens que j'ai employés pour te la ménager.

RAINVILLE, *aux détenus.*

Courage, amis ! ne vous rebutez pas, nous n'avons pas encore surmonté tous les obstacles, les difficultés vont s'augmenter; mais quand il s'agit de briser ses fers, on doit tenter l'impossible.

LE FACTIONNAIRE.

Camarades, paix... silence...

(*Après un moment de silence on entend les guichets s'ouvrir. Aussi-tôt chaque détenu se remet à sa place et cache ses outils avec le plus grand soin. La Galtierre fait semblant de sommeiller.*)

SCÈNE VI.

DEUX GUICHETIERS, LES PRÉCÉDENS.

LE Ier. GUICHETIER, *demi-ivre*.

EH ben, tout le monde y est-il ? Mais... quoi donc qu'ça veut dire? Je ne vois plus personne.

LE IIe. GUICHETIER.

Allons tu radotes ; je crois même que t'as la berlue... tiens..... au contraire, y en a ben pus qu'à l'ordinaire.

LE Ier. GUICHETIER.

Bah! es-ce que tu vois double, toi?

RAINILLE, *à part*.

Bon, les messieurs sont gris.

LE IIe. GUICHETIER.

Par là ous'qu'ils sont donc entrés ? en v'là un régiment.

LE Ier. GUICHETIER.

Imbécille, t'es gris, tu ne vois donc pas que tu n'y vois plus.

LE IIe. GUICHETIER.

C'est toi qui n'y vois plus. T'as bu comme un tonneau ; je te le disais ben que cela te jouerait queuque tour.

LE Ier. GUICHETIER.

Dam, c'est-y ma faute à moi? C'est ste jeune dame de tantôt qui en est cause. Elle nous a donné un pour boire si gras, pour avoir soin de son mari.

LE IIe. GUICHETIER.

Est-ce que tu le connais son mari?

LE Ier. GUICHETIER.

Moi!.. non, du tout.

LE IIe. GUICHETIER.

V'là de l'argent bien gagné.

LE Ier. GUICHETIER.

Bah ! bah ! je n'y regarde pas de si près ; d'ailleurs je ne connais que mon devoir, moi. Mais, dis donc Jacques, commence donc l'appel.

LE IIe. GUICHETIER.

Pourquoi ne le fais-tu pas toi ?

LE Ier. GUICHETIER.

C'est qu'il faut un certain à plomb.

LE IIe. GUICHETIER.

Ah ben, attends, moi qui suis dans mon assiette ordinaire, je vais le faire. (*Apperçevant une bouteille sur la table de la Galtierre.*) Ah ! ah ! voilà de quoi prendre des forces, (*après avoir bu*) camarade, vous permettez.

LA GALTIERRE.

Volontiers.

LE IIe. GUICHETIER.

Il n'est ma foi pas mauvais ; réellement il sort d'un bon cru. Mais dites donc... Il me semble que vous avez une bonne figure... Je crois vraiment que vous me plaisez... (*Il boit toujours.*) Il est bon, votre vin, il est bon.

LE Ier. GUICHETIER.

Et sur-tout pas cher.

LE IIe. GUICHETIER.

En vérité, votre visage me revient. (*Il boit toujours*)

RAINVILLE *à la Galtierre.*

Profitez de ses bonnes dispositions pour l'engager à vous être utile, tâchez de le déterminer à introduire ici quelque étranger à qui vous puissiez remettre votre lettre.

LA GALTIERRE.

Vous avez raison. (*Au deuxième Guichetier.*) Vous-même vous paraissez si obligeant que je crois pouvoir vous demander un petit service.

LE IIe. GUICHETIER.

Oh! de tout mon cœur ; parlez : pourvu que ça ne compromettre pas mon emploi.

LA GALTIERRE.

J'en serais fâché, je desirerais seulement me procurer quelques fruits et je voudrais. . .

LE IIe. GUICHETIER, *avec une grosse finesse.*

Ah! je vous comprends, c'est la marchande qu'il vous faut.

RAINVILLE.

Précisément vous avez deviné.

LE IIe. GUICHETIER.

S'il ne tient qu'à cela, c'est bien aisé. J'vas vous l'envoyer, moi : je la connais; elle est de mes amis. (*Au premier Guichetier.*) Allons, viens-ça, toi, nous ferons l'appel en revenant. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS.

(*Aussitôt que les Guichetiers sont sortis, chacun reprend son poste. La Galtierre achève sa lettre.*)

RAINVILLE.

ALLONS, mes amis, que chacun retourne à son poste. Redoublons d'activité, les momens sont précieux.

LE Ier. DÉTENU, *en travaillant.*

Bientôt ce barreau sera en notre possession.

LE IIe. DÉTENU.

Le plâtre en tombant commence à nous donner de la prise.

RAINVILLE.

Continuez, mes amis, c'est ici qu'il faut du zèle et de la patience ; bientôt vous jouirez du fruit de votre travail.

LA GALTIERRE, *ployant sa lettre.*

Je demande les chevaux pour minuit. Ma lettre est terminée. Maintenant l'embarras est de la faire parvenir.

RAINVILLE.

Soyez tranquille, nous en trouverons des moyens ; il existe encore des ames accessibles à la pitié.

LE Ier. DÉTENU.

Victoire ! je tiens le barreau ; il est à nous.

PLUSIEURS DÉTENUS.

Bon, bon, courage.

RAINVILLE.

Camarades, de la persévérance, et je réponds de tout.

LE FACTIONNAIRE.

A vos places, ont vient...

(*Tous se remetent à leurs places, les uns reposent le barreau de fer tel qu'il était; les autres cachent, de leurs vêtemens, le trou qui est commencé.*)

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, LES DEUX GUICHETIERS, UNE MARCHANDE DE FRUITS.

LE IIe. GUICHETIER.

VOYEZ si je suis de parole.

RAINVILLE.

Nous vous en remercions. (*l'emmenant auprès de la table.*) Peut-on vous offrir un verre de vin, là de bon cœur ?

LE IIe. GUICHETIER.

Pour moi, j'accepte toujours ; j'ai pris pour principe de ne jamais refuser.

(*Pendant que Rainville amuse le Guichetier, la Galtière s'approche de la Marchande de fruits et lui glisse sa lettre.*)

LA GALTIERRE.

Au nom de l'humanité, Portez cette lettre à son adresse, dieu se chargera de la récompense.

LE IIe. GUICHETIER.

Eh ben, qu'es-ce que vous dites donc là ? vous autres ; es-ce que vous vous faites l'amour ?

LA MARCHANDE.

Ah ! ben oui l'amour ; nous pensons ben à ça. J'n'aimons pas les cajoleries, vous le savez ; j'avons de l'honneur et je dis vaut ben mieux employer son temps à faire de bonnes actions.

LE IIe. GUICHETIER.

Oh ! pour de ça, elle a raison ; il faut convenir qu'elle a un bon cœur. Je la connais moi et c'est pas d'hier dà.

LA GALTIERRE, *en payant les fruits qu'il a achetés.*

Tenez, ma bonne, il viendra peut-être un jour que nous pourrons nous revoir, alors je vous payerai vos fruits ce qu'ils valent, et je tâcherai de m'acquitter envers vous.

LA MARCHANDE.

Ah ! monsieur je serai trop payée

si cela peut vous procurer le bien que je desire ; ça ne tiendra toujours pas à moi. Allez, comptez-y bien.

LE IIe. GUICHETIER.

Allons, mère Charlot, partons ; le père Richard n'entend pas raillerie ; il me ferait casser sans miséricorde et ça serait bien désagréable de perdre comme çà sa charge pour cause de prévérication et sur-tout à la fleur de son âge.

LA MARCHANDE, *en s'en allant.*

Oui, partons ; les méchans ne nous pardonneraient pas de donner des secours aux malheureux. (*à la Galtierre.*) Adieu, mon enfant, que dieu veille sur vous!

SCENE IX.

(*Tous les détenus se remettent à l'ouvrage.*)

RAINVILLE.

Les voilà partis ; nous allons avoir un moment de repos, sachons en profiter. Voilà l'instant critique. Nous n'avons pas de temps à perdre ; le moindre retard pourrait nous faire découvrir.

(*S'emparant du barreau de fer, il s'en sert à déjoindre les pierres. Tous les détenus travaillent à l'envi à élargir le trou. Ils se relayent tour-à-tour.*)

LA GALTIERRE, (*à part*).

Cher épouse, ton cœur partage, sans doute, en ce moment, nos vives inquiétudes et nos transes mortelles ; mais, va, si le succès couronne notre entreprise, tu seras ma récompense.

LE Ier. DÉTENU.

Poussez fort.... Encore un peu.

LE IIe. DÉTENU.

Là.. Bien.. Le moëlon est ébranlé.

(*Ici, quelques pierres tombent.*)

RAINVILLE.

Allons, courage; encore un effort. Nous approchons.

LA GALTIERRE.

Bon, je crois appercevoir le jour...

LE Ier. DÉTENU.

Encore un peu... M'y voilà.

LE IIe. DÉTENU.

Nous le tenons.

(*Ici les moëlons s'écroulent tout-à-fait. Tous les détenus s'avancent sur la scène, en faisant des démonstrations de joie.*)

RAINVILLE.

Mes amis, remercions le ciel qui nous protège. (*Ils mettent tous un genoux en terre.*) Dieu puissant, daigne achever ton ouvrage, voici l'occasion de signaler ta bonté. Daigne guider tes enfans dans cette occasion périlleuse et leur tendre une main secourable. (*Ils se relèvent tous.*) Mes amis, ce n'est pas tout, la prudence exige que nous ne sortions que les uns après les autres; trop d'empressement pourroit nous perdre. Vous avez tous juré de suivre mes avis, je dois vous rappeler votre serment; la moindre préférence en cette occasion serait odieuse. J'exige que l'ordre de votre sortie soit fixée par le sort.

TOUS LES DÉTENUS.

Oui, oui, cela est trop juste.

(*Ils s'asseoient tous par terre et tirent au sort avec des dez. Rainville et la Galtierre se trouvent les derniers.*)

RAINVILLE.

Je suis le dernier, et loin d'en murmurer, je m'applaudis de la préférence que le sort vous a donnée. En sortant de cet affreux séjour, j'aurai, du moins, la consolation de vous savoir hors de danger. Allons, ne perdez pas de temps.

(*Au moment où le premier détenu passe une jambe dans le trou, on entend les guichets s'ouvrir*).

LE Ier. DÉTENU.

Mes amis, on vient...

LE IIe. DÉTENU.

Dieu! nous sommes perdus...

(*La frayeur doit se peindre sur tous les visages.*)

RAINVILLE.

Rassurez-vous, le ciel n'abandonnera pas l'innocence.

SCÈNE X. ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER MUNICIPAL, DES GARDES, RICHARD, ANTOINE, ADÉLAIDE.

ADÉLAÏDE, *pendant qu'on ouvre les guichets.*

Ouvrez.... Ouvrez... Voici leur grace...

LA GALTIERRE, (*avec surprise.*)

Ma femme... c'est elle... J'entends sa voix...

ADÉLAÏDE, *se jettant dans les bras de son mari.*

Cher époux, tu m'es rendu. (*En montrant Rainville et tous les détenus.*)

Monsieur, vos compagnons, vous êtes tous libres.

ANTOINE.

Oui, mon cher maître, vous êtes libre, vous et tout ce qui vous environne.

LA GALTIERE.

Expliquez-vous...

RAINVILLE.

Est-ce un songe?...

L'OFFICIER-MUNICIPAL.

Citoyens, vous devez bénir le jour fortuné qui, en brisant vos fers, rend à votre patrie le bonheur et la véritable liberté. Le règne de la terreur

vient enfin de finir. Les redoutables triumvirs, qui depuis si long-temps appesantissaient sur nous tout le poids de leur autorité, viennent de succomber eux-mêmes avec leurs partisans; le génie de la France veille enfin sur elle : un autre gouvernement plus sage, plus doux, plus humain, a remplacé l'affreux système qui nous désolait. Il essaye de réparer les maux, sans nombre, que des scélérats ont commis jusqu'à ce jour à la faveur de l'impunité. Il ne pouvait mieux débuter dans cette noble carrière, qu'en rendant à la société les nombreuses victimes de la tyrannie.

RAINVILLE.

Dieu puissant ! je reconnais-là ton pouvoir et tes bontés !

ADÉLAÏDE.

Je le disais bien, mon ami, qu'il fallait tout attendre de la providence. (*A Rainville*). Monsieur, vous n'avez point abandonné mon mari dans l'adversité; vous lui avez appris à souffrir; vous lui avez donné la force de résister aux persécutions de nos ennemis; souffrez que je réclame encore une nouvelle faveur. Ne nous quittez pas: venez partager notre bonheur, il est votre ouvrage.

RAINVILLE.

Femme vertueuse et sensible, vous qui fites l'honneur et le modèle de votre sexe, croyez qu'il me sera bien doux de jouir près de vous, et des douceurs de l'amitié et des bienfaits de cette heureuse révolution.

RICHARD, *à part.*

Ils méritaient leur bonheur. Tant mieux; ils ont un bon cœur, cela leur était bien dû. Les braves gens sont si rares.

L'OFFICIER-MUNICIPAL.

Allons, venez, suivez-moi, cédez votre place aux vrais conspirateurs; quittons ces lieux.

RICHARD.

Plut à Dieu qu'ils soient toujours déserts, devrais-je perdre une partie de mes émolumens et des profits de ma charge!

RAINVILLE, (*aux détenus.*)

Vous qui fûtes nos compagnons d'infortune, et qui supportâtes sans murmurer les rigueurs de votre captivité; vous qu'un gouvernement in-

humain avait injustement proscrits, vous allez rentrer dans le sein de vos familles, votre patrie vous rappelle, elle vient de briser vos fers; retournez à son service, et sur-tout n'oubliez pas le serment que vous avez fait de pardonner à vos ennemis.

FIN.